

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Une hantise de Balzac : Tout dans un point

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 113-124

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Une hantise de Balzac: Tout dans un point

Ce n'est pas sans une certaine hésitation que le sujet de cet article a été retenu. En effet, Balzac ne compte-t-il pas au nombre des écrivains les mieux connus, les plus lus, les plus commentés, les plus étudiés ? Peut-être ces lignes réveilleront-elles quelques souvenirs, apporteront-elles quelques précisions à des sentiments intérieurs suscités par la fréquentation des romans. Ce qui n'est sans doute pas dénué de valeur, non seulement pour une satisfaction personnelle, mais encore, plus profondément, pour une réelle connaissance de l'auteur. Car, pour Balzac, une lecture authentique revêt le caractère d'une création à deux¹, aussi faut-il que les deux créateurs consonnent en vérité. De plus, l'inépuisable personnalité de Balzac² et la richesse prodigieuse de son œuvre nous permettent d'apercevoir des éléments du drame de notre monde contemporain, et peut-être, faudrait-il écrire avec plus de justesse, nous permettent de découvrir, une fois de plus, le tourment

¹ « Il est dans la destinée de l'homme d'épurer tout ce qu'il emporte dans le trésor de sa pensée. Quelles figures, quels monuments ne sont pas embellis par le dessin ? L'âme du lecteur aide à cette conspiration contre le vrai, soit par le silence profond dont il jouit ou par le feu de la conception, soit par la pureté avec laquelle les images se réfléchissent dans son entendement. Qui n'a pas, en lisant *Les Confessions* de Jean-Jacques, vu Madame de Warens plus jolie qu'elle n'était ? On dirait que notre âme caresse des formes qu'elle aurait jadis entrevues sous de plus beaux cieux ; elle n'accepte les créations d'une autre âme que comme des ailes pour s'élancer dans l'espace ; le trait le plus délicat, elle le perfectionne encore en se le faisant propre ; et l'expression la plus poétique dans ses images y apporte des images encore plus pures. Lire, c'est créer peut-être à deux. Ces mystères de la transsubstantiation des idées sont-ils l'instinct d'une vocation plus haute que nos destinées présentes ? » *Physiologie du mariage*, Pléiade, T. X, 709.

² N'avouait-il pas l'existence d'« un secret dans (sa) vie », comme il en existe un finalement dans son œuvre ?

éternel de l'homme de partout et de toujours, assoiffé de connaître, de posséder, de dominer ; toujours aspiré au-delà de lui-même ; inquiet d'un ailleurs. « Il y a dans la vie un principe plus puissant que la vie elle-même. C'est un mouvement dont la rapidité procède d'une impulsion inconnue. L'homme n'est pas plus dans le secret de ce tournoiement que la terre n'est initiée aux causes de sa rotation. Ce je ne sais quoi, que j'appellerais volontiers le courant de la vie, emporte nos pensées les plus chères, use la volonté du plus grand nombre et nous entraîne tous malgré nous. »³

C'est que, comme l'écrit encore Balzac, dans la même œuvre, « l'homme a une vocation pour l'infini. Il y a en lui un instinct qui l'appelle vers Dieu. Dieu est tout, donne tout, fait oublier tout, et la pensée est le fil qu'il nous a donné pour communiquer avec Lui »⁴. Toutefois, cet infini, cet absolu, cette totalité, Balzac aspire à se le donner à lui-même, il tente **d'absorber** « de plus fortes portions du principe absolu »⁵.

Aspiration à la totalité

Il y a chez lui une volonté de puissance universelle vraiment prométhéenne. Il veut tout voir, savoir, comprendre⁶ du monde, dans sa plénitude aussi bien divine qu'humaine. C'est ainsi que très tôt, il se préoccupe de la prière. Dans cette mystérieuse activité intérieure, ce qui l'intéresse essentiellement c'est une sorte de galvanisation de l'esprit qui voit ses forces décupler ; il s'imagine ainsi obtenir le moyen de posséder le monde⁷. Aussi va-t-il s'efforcer de simuler les mouvements de la conversion, de la prière pour accroître ses puissances vitales. Il semble même qu'il ait tenté de susciter en lui l'extase ; ainsi Valentin dans la *Peau de chagrin* « sortit de la vie réelle, monta par degrés vers un monde idéal, arriva dans les palais enchantés de l'Extase, où l'univers lui apparut par bribes et en traits de feu... »⁸ ; ainsi Louis Lambert, qui avait « l'habitude de l'extase »⁹, et qui, peut-être, voulait « résoudre

³ *Physiologie...* : X, 674.

⁴ *Ibid.* 884.

⁵ *La Recherche de l'Absolu*, IX, 537.

⁶ *Ibid.* 545.

⁷ « L'univers appartient à qui veut, à qui sait, à qui peut prier ; il faut vouloir, savoir et pouvoir... » *Séraphita*, X, 574 : il faudrait lire le passage en son entier.

⁸ *La Peau de chagrin*, IX, 24 et ss. ; cf. 107-108.

⁹ *Louis Lambert*, X, 440.

l'œuvre de sa destinée par l'extase »¹⁰ ; ainsi Félix de Vandenesse : « Mon extase fit éclore en moi des songes inénarrables qui meublèrent mon imagination, enrichirent ma tendresse et fortifièrent mes facultés pensantes. J'ai souvent attribué ces sublimes visions à des anges chargés de façonner mon âme à de divines destinées, elles ont doué mes yeux de la faculté de voir l'esprit intime des choses... »¹¹. Sans vouloir allonger la liste de ces témoignages, citons encore cette page : « En rentrant au logis, l'étranger s'enferma dans sa chambre, alluma sa lampe inspiratrice, et se confia au terrible démon du travail, en demandant des mots au silence, des idées à la nuit. Godefroy s'assit au bord de sa fenêtre, regarda tour à tour les reflets de la lune dans les eaux, étudia les mystères du ciel. Livré à l'une de ces extases qui lui étaient familières, il voyagea de sphère en sphère, de visions en visions, écoutant et croyant entendre de sourds frémissements et des voix d'anges, voyant ou croyant voir des lueurs divines au sein desquelles il se perdait, essayant de parvenir au point éloigné, source de toute lumière, principe de toute harmonie »¹².

Balzac est travaillé par le désir et la volonté de connaître l'homme, sa vie, la société ; il plonge son regard — intelligence et imagination — au cœur de tout et de tous, il fouille, ôte les voiles, tente de rejoindre le monde des causes¹³. Il est fasciné par les puissances occultes et clandestines, par les Vautrins et leurs amis hors-la-loi, par les Ferragus et leurs compagnons, par les Gobsecks, qui tous, à leur manière, tirent les ficelles de la société, connaissant les recès, plus ou moins lamentables du cœur humain. Balzac aime à déceler l'aspect angélique ou satanique des événements et des êtres. Sa vocation, sa passion consiste non seulement à observer mais à vivre, à épouser ce qu'il observe. « Une seule passion m'entraînait en dehors de mes habitudes studieuses ; mais n'était-ce pas encore de l'étude ? j'allais observer les mœurs du faubourg, ses habitants et leurs caractères (...). Chez moi l'observation était déjà devenue intuitive, elle pénétrait l'âme sans négliger le corps ; ou plutôt elle saisissait si bien les détails extérieurs qu'elle allait sur le champ au-delà ; elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu

¹⁰ *Ibid.* 409.

¹¹ *Le Lys dans la Vallée*, VIII, 777.

¹² *Les Proscrits*, X, 344. Au cœur du mythe balzacien, se dresse cette question : ne peut-on pas pénétrer au royaume de Dieu par force et par violence ? Balzac appartient, à certains égards, à la race des mages, espérant opérer une sorte de transmutation de la nature humaine. Rappelez-vous l'aphorisme XXI de Louis Lambert : « Aussi, peut-être un jour le sens inverse de l'Et Verbum caro factum est sera-t-il le résumé d'un nouvel évangile qui dira : Et la chair se fera le Verbe, elle deviendra la Parole de Dieu », X, 452.

¹³ J'y reviendrai dans un instant.

sur laquelle elle s'exerçait, en me permettant de me substituer à lui (...). En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés ; leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme, ou mon âme passait dans la leur (...). Quitter ses habitudes, devenir un autre que soi par l'ivresse des facultés morales, et jouer ce jeu à volonté, telle était ma distraction... »¹⁴ Ainsi, connaît-il la jouissance d'être chacun et d'être tout le monde, de vivre d'autres destinées, du dedans, d'être à lui seul et de jouer, protégée multiforme, la comédie humaine. Se cache ici, non seulement la volonté d'être omniprésent, omnipotent, omniscient, mais toute une philosophie, une vision du monde.

Une vision du monde...

Quand Balzac écrit que la pensée est le fil que Dieu nous a donné pour communiquer avec lui, il nous faut recevoir cette image avec un grand sérieux. Car la conception qu'il se fait du monde est extrêmement cohérente ; son univers se présente comme quelque chose de plein, d'homogène, de compact, où tout se tient et correspond, car nous ne pouvons y déceler aucune solution de continuité : « ... nos idées et nos affections sont soumises aux mêmes lois qui font mouvoir le soleil, éclore les fleurs et vivre l'univers »¹⁵. Tout est ainsi affecté par tout, fût-ce par un infime mouvement ; mais si Claudel affirme que du caillou à l'ange il ne cesse point continuité, Balzac après Diderot — dont à cet égard il semble être profondément influencé — pourrait tenir que du caillou à Dieu il n'y a aucune rupture : un fil continu, perceptible, assure la liaison. N'oublions pas que Balzac dédie, par exemple, *Le Père Goriot* à Geoffroy Saint-Hilaire¹⁶. C'est que, disait-il, « il ne suffit pas d'être un homme, il faut être un système ». Ainsi, à l'origine de la *Comédie humaine*, il y aurait une hypothèse scientifique, avouée dans la préface générale de 1842 : « L'idée première de la *Comédie humaine* (...) vint d'une comparaison entre l'Humanité et l'Animalité »¹⁷. Balzac se pose en disciple, en émule des naturalistes, tels que Lamarck, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire.

¹⁴ *Facino cane*, VI, 66-67 ; voir également : *La Physiologie...*, X, 620.

¹⁵ *Physiologie...*, X, 673.

¹⁶ Etienne Louis Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), naturaliste français, professeur de zoologie. Il est le créateur de l'embryologie. On lui doit la ménagerie du Jardin des Plantes.

Georges Cuvier (1769-1832) est à l'origine de la paléontologie.

¹⁷ L'œuvre de Balzac, club français du livre, XV, 368.

... selon Cuvier

A Cuvier, il emprunte la loi de la « corrélation des formes » : ainsi souligne-t-il sans cesse les liaisons multiples du mental au physique, de l'homme et du milieu, du dedans et du dehors. Souvenez-vous des légendaires descriptions où Balzac recherche des équivalences entre les personnes et les représentations matérielles qu'elles donnent de leurs pensées ; tout illustre le personnage, le révèle, laisse pressentir sa destinée : la rue, la maison, le mobilier, les habits, les habitudes, les gestes, le visage. L'homme est mystérieusement façonné par un milieu, le psychisme humain, individuel ou collectif, fait corps avec le milieu où il s'insère. Mais à son tour, l'homme dégage autour de lui une atmosphère, se projette et s'inscrit dans l'univers qui l'environne. Je cite au hasard : « Son costume ajoutait encore aux idées qu'inspiraient les singularités de sa démarche ou de sa physionomie. L'âme, le corps et l'habit s'harmoniaient ainsi de manière à impressionner les imaginations les plus froides »¹⁸. « Personne encore n'a remarqué que les sentiments ont une vie qui leur est propre, une nature qui procède des circonstances au milieu desquelles ils sont nés ; ils gardent la physionomie des lieux où ils ont grandi et l'empreinte des idées qui ont influencé sur leur développement »¹⁹. Cette alliance entre lieux, choses et homme est telle que, pour Balthazar Claës, « quitter sa maison, c'était (...) renoncer à la science, à son problème, c'était mourir »²⁰. De même que la pensée constitue ce fil reliant, pour ainsi dire, physiquement l'homme et Dieu, de même entre les hommes s'établit une liaison au moyen d'un fluide, d'une sorte de courant électrique²¹, liaison qui, bien sûr, s'établit la plupart du temps sous forme de conflits : l'univers de Balzac est un univers éminemment énergétique. L'essentiel est de retenir que dans la conception balzacienne des choses, l'univers moral invisible et le visible univers physique « constituent une seule et même matière »²², ce sont deux mondes qui se trouvent réunis en l'homme, « l'univers Naturel des choses et des êtres se termine donc en l'homme par l'univers Surnaturel des similitudes ou des différences qu'il aperçoit entre les innombrables formes de la Nature... »²³.

¹⁸ *Les proscrits*, X, 330.

¹⁹ *La recherche de l'absolu*, IX, 565.

²⁰ *Ibid.*, 621.

²¹ On sait l'importance attachée par Balzac aux problèmes du magnétisme. Il conçoit la volonté comme une « force nerveuse et fluide » que l'homme projette hors de lui et par laquelle il peut se rendre maître de l'autre. Cf. *Physiologie...*, X, 714-715.

²² *Séraphita*, X, 536-537.

²³ *Ibid.*

... et selon Geoffroy Saint-Hilaire

Par ailleurs, à G. Saint-Hilaire, Balzac emprunte la loi de l'« unité de composition ». En effet, le savant naturaliste recherchait l'origine et la composition des espèces, le noyau vital unique, ce qu'appelle Balthazar Claës « l'absolu », cette « substance commune à toutes les créations, modifiée par une force unique »²⁴. Ainsi, nous aurions un principe originel unique, qui se modifie en s'adaptant au milieu où il est appelé à vivre. Balzac veut appliquer directement cette loi dans son étude de l'homme et de la comédie humaine. « La société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie. La différence entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'état, un commerçant, un marin, un prêtre, un pauvre, un poète, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera de tout temps des Espèces sociales comme il y a des Espèces zoologiques »²⁵. Néanmoins, Balzac souligne certaines différences dans la constitution des espèces sociales. Celles-ci dépendent des jeux du hasard, du rôle de l'intelligence ; en sorte que, par exemple, « la femme ne se trouve pas toujours être la femelle du mâle », que l'on peut passer d'une espèce sociale à une autre, qu'il peut exister dans un ménage deux êtres parfaitement dissemblables. Cette unité de composition explique, d'une part, une sorte de continuité entre les profondeurs intimes de l'être humain et les objets qui constituent le cadre de son existence, car l'homme « tend à représenter ses mœurs, sa pensée et sa vie dans tout ce qu'il approprie à ses besoins »²⁶. S'établit donc une harmonie entre l'âme, le corps et l'habit de l'homme. D'autre part, cette même loi rend compte de l'unité absolue de tous les éléments de l'univers, des plus matériels aux plus spirituels, avec échange, avec correspondance de qualités. « La lumière enfantait la mélodie, la mélodie enfantait la lumière, les couleurs étaient lumière et mélodie, le mouvement était un Nombre doué de la Parole... »²⁷. Le Baudelaire des « Correspondances » n'est pas éloigné.

²⁴ *La recherche de l'absolu*, IX, 534. Voir aussi *Séraphita*, X, 555-556.

²⁵ L'œuvre de Balzac, XV, 369.

²⁶ *Ibid.*, 370.

²⁷ *Séraphita*, X, 584. Quelques lignes plus haut nous pouvons lire : « Chaque monde avait un centre où tendaient tous les points de sa sphère. Ces mondes étaient eux-mêmes des points qui tendaient au centre de leur espèce. Chaque espèce avait son centre vers de grandes régions célestes qui communiquaient avec l'interminable et flamboyant moteur de tout ce qui est », 583.

Ainsi Balzac vit avec la hantise de chercher, de trouver le dernier mot de la création, comme de la société ou de l'homme. Ses nombreuses incursions dans le passé d'une personne ou d'une famille prennent la valeur d'une quête des causes derrière les effets ; et peut-être même faudrait-il écrire, là encore, de la Cause²⁸.

Une conception de l'art

Tout cet univers, tel que le voit, le pense et l'analyse Balzac, se reflète dans l'art. Ne conçoit-il pas en effet celui-ci comme étant « la Nature concentrée »²⁹ ? Il apparaît comme un résumé, une condensation de la réalité, une sorte de récapitulation, un peu au sens de saint Irénée. C'est-à-dire que l'art reprend la nature jusque dans ses entrailles, l'assume totalement, la vivifie, la transfigure, la fait aller comme au-delà d'elle-même dans une plénitude achevée. Nous comprenons alors un peu mieux pourquoi l'on a l'habitude de parler, à la suite de Baudelaire, au sujet de Balzac, de « réalisme visionnaire ». Il cherche à penser, c'est-à-dire à voir le réel, à l'inventer, au sens étymologique de « trouver » ; à la limite il cherche à le façonner dans le prolongement du geste créateur. « Un homme qui dispose de la pensée est un souverain. Les rois commandent aux nations pendant un temps donné ; l'artiste commande à des siècles entiers ; il change la face des choses, il jette une révolution en moule ; il pèse sur le globe, il le façonne (...). Tous étaient artistes, car ils créaient, ils appliquaient la pensée à une production nouvelle des forces humaines, à une combinaison neuve des éléments de la nature, ou physique ou morale. »³⁰ Cette concentration de la nature opérée par l'art ne s'avère possible que si l'âme de l'artiste se comporte à la façon d'un miroir concentrique. Idée à laquelle Balzac revient à plusieurs reprises³¹. L'artiste se présente sous les traits d'« un homme habitué à faire de son âme un miroir où l'univers tout entier

²⁸ Il y aurait lieu de développer ici le thème si important de la « voyance », du don de « spécialité ». Pour Balzac, penser c'est voir, et c'est l'homme intérieur qui perçoit le cœur des êtres et des choses.

²⁹ *Les Illusions perdues*, IV, 647.

³⁰ *Des Artistes*, dans *L'œuvre de Balzac*, XIV, 961.

³¹ Peut-être fut-il marqué par l'enseignement de Victor Cousin, commentant Leibniz, à la Sorbonne. Leibniz écrivait : «... chaque substance simple a des rapports qui expriment toutes les autres et (...) elle est par conséquent un miroir vivant perpétuel de l'univers ». Victor Cousin enseignait : « ... Une monade est le monde en raccourci, c'est le miroir de toute la nature, c'est une simplicité féconde, c'est une universalité immense par la multitude de ses modifications ; c'est enfin un centre qui exprime une circonférence infinie ».

vient se réfléchir, où apparaissent à sa volonté les contrées et les mœurs, les hommes et leurs passions... »³². Il faudrait évoquer longuement ici l'étrange personnage dont parle Balzac dans la première préface aux *Chouans*. Victor Moreillon, passionné de lecture, « allait à travers la campagne muni de livres, se livrer à de longues rêveries ». Un jour, il rencontre un professeur, et le jeune Moreillon lui fait part des fruits de sa « contemplation perpétuelle » : elle est une intuition profonde des choses, la conscience, la possession, la jouissance d'une vie opulente, au milieu des champs et sous le chaume de sa cabane. La vie qu'il mène est ainsi une « vie pleine, limpide et profonde, semblable à un lac tranquille et inconnu où viennent se réfléchir des milliers d'images et où s'élèvent aussi les vagues dans la tempête. Cette âme était enfin, selon la magnifique expression de Leibniz, un miroir excentrique de l'univers »³³. Balzac se comprend donc comme ce miroir où toutes les réalités de l'univers viennent se refléter, se concentrer, où la circonférence se résorbe en ce point de l'âme, lequel se dilate dans cette circonférence qui est la *Comédie humaine*, « concentration de la nature ». Comme Frenhofer, le peintre du *Chef-d'œuvre inconnu*, il se sent face à son œuvre, « père, amant et Dieu »³⁴, centre impénétrable faisant tout sortir de lui et ramenant tout à lui dans une sorte d'énorme respiration cosmique. « Ils entendirent les diverses parties de l'Infini formant une mélodie vivante ; et à chaque temps où l'accord se faisait sentir comme une immense respiration les mondes entraînés par un mouvement unanime s'inclinaient vers l'Être immense qui, de son centre impénétrable, faisait tout sortir et ramenait tout à lui. »³⁵

Le thème de la concentration

Sans doute touchons-nous ici à quelque chose de très profond dans la psychologie créatrice de Balzac. Ce que j'appellerais le thème de la concentration se retrouve fréquemment dans chacun de ses romans, aussi bien que dans la conception qu'il se fait de l'œuvre d'art. « Quand Talma réunissait, en prononçant **un** mot, les âmes de deux mille spectateurs dans l'effusion d'un même sentiment, ce mot était comme un immense symbole, c'était la réunion de **tous les arts**. Dans **une seule** expression, il résumait la poésie d'une situation épique. Il y avait là pour chaque imagination un tableau ou une histoire, des images réveillées,

³² *Des Artistes*, dans L'œuvre de Balzac, XIV, 968. Voir ci-dessus note 14.

³³ *Les Chouans*, dans L'œuvre de Balzac, XI, 1097 et ss.

³⁴ *Le Chef-d'œuvre inconnu*, IX, 407.

³⁵ *Séraphita*, X, 583-584.

une sensation profonde. Ainsi est une œuvre d'art. Elle est, dans un petit espace, l'effrayante accumulation d'un monde entier de pensées, c'est une sorte de résumé. »³⁶

Nous trouvons de façon constante, chez Balzac, le besoin profondément enraciné en lui de tout voir en un point. Ce besoin de vivre dans le point est révélateur de sa volonté d'exister là où le temps et l'espace, les distances intérieures et extérieures s'estompent, là où tout ensemble existe simultanément.³⁷ Et c'est à l'intérieur de ce centre, dans cet univers « ponctuel », immanent et transcendant tout à la fois que nous introduit le don de deuxième vue, le don qu'il appelle la Spécialité.

Je voudrais illustrer cet aspect par quelques citations caractéristiques tirées du *Lys dans la Vallée* : nous le retrouvons, en effet, dans la saisie du paysage, de l'amour, de la personne, du sentiment ou de la vie.

- Le jeune Félix, libre pour la première fois, s'achemine — plein de son rêve d'amour — vers un lieu de repos, en Touraine. « Sans savoir pourquoi mes yeux revenaient au point blanc, à la femme qui brillait dans ce vaste jardin comme au milieu des buissons verts éclatait la clochette d'un convulvus, flétrie si l'on y touche. Je descendis, l'âme émue, au fond de cette corbeille, et vis bientôt un village que la poésie qui surabondait en moi me fit trouver sans pareil. »³⁸ Toute la nature, l'univers entier deviennent cette corbeille au centre de laquelle éclate le point blanc qui résume le monde et à quoi correspond le flot de poésie qui soulève le cœur de Félix et participe à la métamorphose de tout.

- L'amour croissant viendra accomplir ce premier mouvement : « Si durant les jours précédents l'univers s'était agrandi pour moi, dans une seule nuit il eut un centre. A elle, se rattachèrent mes vœux et mes ambitions, je souhaitais d'être tout pour elle... »³⁹. Les heures, les minutes passées ensemble se dilatent à l'infini et l'infini s'engouffre en elles. « Dès que je fus certain de rester pendant une soirée sous ce toit, j'eus à moi comme une éternité (...) quand j'avais quelques heures à moi, j'y faisais tenir toute une vie de voluptés. »⁴⁰ Lorsqu'ils se revoient, Félix

³⁶ *Des Artistes*, dans L'œuvre de Balzac, XIV, 969. Voir dans la même édition au Tome XV, 77, la définition que donne Balzac du talent du conteur. Dans *Séraphita*, X, 561, nous lisons : « ... un acteur met dans une phrase un monde de sentiments et de pensées... ».

³⁷ *Omnia simul* : n'est-ce pas la définition thomiste de l'éternité divine ?

³⁸ Le *Lys dans la Vallée*, VIII, 789.

³⁹ *Ibid.*, 814.

⁴⁰ *Ibid.*, 795.

a le sentiment qu'ils « veulent réparer par un seul regard tout le temps perdu »⁴¹ et il se sent « assez jeune pour concentrer (sa) nature dans le baiser qu'elle (lui) permettait si rarement de mettre sur sa main... »⁴². Insensiblement beaucoup de choses devinées, éprouvées, mais toujours tues, finissent par devenir trop lourdes, si bien que la « première confiance devenue nécessaire » est comme dilatée par l'accumulation des pensées et éclate au premier mot qui fait jaillir la source trop pleine des âmes⁴³. Confiance qui lie, en profondeur, les deux êtres, en sorte que la femme aimée transfigure l'existence qu'elle résume : « Belle de nos désirs réprimés, une femme hérite alors des soupirs et des amours perdus, elle nous restitue agrandies toutes les affections trompées, elle explique les chagrins antérieurs... »⁴⁴.

- Nous avons vu que la nature entière trouvait, aux yeux de Félix, en Madame de Mortsauf, son aboutissement, son couronnement. Il en avait été de même lors de la première et furtive rencontre, au cours des cérémonies organisées en l'honneur du duc d'Angoulême. « Trompée par ma chétive apparence, une femme me prit pour un enfant prêt à s'endormir en attendant le bon plaisir de sa mère, et se posa près de moi par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid (...). Je regardai ma voisine et fus plus ébloui par elle que je ne l'avais été par la fête : elle devint toute ma fête. »⁴⁵ Nous avons ici une double image : non seulement Madame de Mortsauf devient à elle seule tous les aspects de la fête (combien éblouissants pour Félix qui, élevé rudement, n'avait jamais connu de près ni de loin pareilles splendeurs) ; mais Balzac laisse entendre de façon discrète et prophétique que Félix deviendra pour elle — comme le nid pour l'oiseau — le centre intime et rayonnant en quoi la vie se résorbe et s'épanouit. Ce qui n'empêchera pas la comtesse de se « vouer pour un seul homme à la mission qu'embrasse la sœur de charité pour tous »⁴⁶.

- L'enfance de Félix fut des plus malheureuses, des plus humiliées et des plus solitaires, privée d'affection, reçue aussi bien que donnée. Mais « si dans quelques âmes les sentiments méconnus tournent en haine, dans la (sienne) ils se concentrèrent et s'y creusèrent un lit d'où, plus

⁴¹ *Ibid.*, 902.

⁴² *Ibid.*, 850, cf. 1018.

⁴³ *Ibid.*, 826-827.

⁴⁴ *Ibid.*, 840. Ainsi, toutes les femmes se voient idéalisées « en une seule femme dans laquelle se résume l'univers », 948.

⁴⁵ *Ibid.*, 785. On retrouve quelque chose d'analogue dans les relations entre les foules et Napoléon : « Cet empire exercé sur les masses dont les sentiments et la vie se déchargent dans une seule âme... », 784.

⁴⁶ *Ibid.*, 813.

tard, ils jaillirent sur (sa) vie »⁴⁷. Nous retrouvons le même mouvement dans les occasions opposées, je veux dire celles où le sentiment est partagé. C'est Madame de Mortsau qui l'avoue dans sa lettre posthume, adressée à Félix. Elle y fait allusion aux quelques baisers que lui donna Félix : « Oui, c'était bien le son arrivé dans l'écho, la lumière jetée dans les ténèbres, le mouvement donné à l'univers. Ce fut du moins rapide comme toutes ces choses ; mais beaucoup plus beau. Car c'était la vie de l'âme ! Je compris qu'il existait je ne sais quoi d'inconnu pour moi dans le monde, une force plus belle que la pensée, c'était toutes les pensées, toutes les forces, tout un avenir dans une émotion partagée »⁴⁸. Tout l'univers est convié pour l'évocation d'un baiser, dans sa plénitude, avec les éléments positifs et les éléments négatifs : le son, la lumière, le mouvement et la lutte des forces dans l'univers : l'écho (le son se meurt), les ténèbres (la lumière est dévorée), la fugacité du temps et la mort. Dans une émotion partagée tient donc la totalité de l'univers et du temps : avec le passé (toutes les pensées), le présent (toutes les forces) et le futur (tout un avenir).

Par ailleurs, cette concentration intérieure du sentiment assure la cohésion de l'être et l'efficacité de son action. Aux volontés diffuses, éparées, contradictoires de Monsieur de Mortsau, Félix suggère à la comtesse d'opposer « une volonté rectiligne »⁴⁹. Lui-même ne pourra que défaillir en entendant ces paroles, alors que Madame de Mortsau se meurt : « " Pauvre Félix, me dit le comte, elle avait bien défendu de vous écrire, elle sait combien vous l'aimez ". Quoique préparé à souffrir, je m'étais trouvé sans force contre une attention qui résumait tous mes souvenirs de bonheur »⁵⁰. Attention qui résumait l'être aimant de la comtesse et qui émanait comme un parfum irrésistible. Après les aléas heureux et douloureux de la vie il ne reste qu'un peu d'or parmi beaucoup de cendres⁵¹. Mais l'or est là, imputrescible, condensation des profondeurs de l'amour immortel.

Les circonstances parmi lesquelles Félix grandit et se cultiva firent que très tôt il connaissait « métaphysiquement la vie dans ses hauteurs »⁵² : ainsi le monde, la vie, il les possédait dans le point récapitulateur de la connaissance métaphysique ; comme Madame de Mortsau pouvait les dominer par la puissance d'un mot ou d'un regard : « ... j'attendis un mot de cette femme qui m'écoutait la tête baissée, elle éclaira les ténèbres par un regard, elle anima les mondes terrestres et divins par un seul mot »⁵³.

⁴⁷ *Ibid.*, 772.

⁴⁸ *Ibid.*, 1018.

⁴⁹ *Ibid.*, 924.

⁵⁰ *Ibid.*, 1000.

⁵¹ *Ibid.*, 1016.

⁵² *Ibid.*, 781.

⁵³ *Ibid.*, 829.

Ailleurs peut-être

Ces exemples nous prouvent à l'évidence à quel point Balzac vivait avec la hantise d'une unité totalitaire, dont il serait peut-être le maître absolu. L'image de l'or, partout présent, agissant, en serait une illustration supplémentaire. Il n'est pas seulement le synonyme de l'argent, le grand catalyseur social, qui fait et défait les hommes, les familles, les bonheurs, les fortunes. Il prend la valeur d'un symbole : celui de la toute-puissance, moins matérielle que spirituelle : avide d'or, l'homme est avide de saisir, de voir, de connaître, d'ordonner. Ainsi l'or apparaît comme étant ce en quoi se concentrent à la fois les richesses de la terre, les puissances charnelles et les valeurs intellectuelles et spirituelles. Balzac, à ce point de vue, me paraît très moderne. En ce sens qu'il s'est constitué un univers total, mais fermé ; un univers enclos en lui-même, où la transcendance est purement immanente et donc finalement niée comme telle. On comprend alors la réaction d'un Bernanos qui avoue que, s'étant penché sur le cœur du monde et de l'homme, l'ayant pénétré, il a découvert, tout au fond, Satan et Dieu.

Le parfait point de concentration rêvé par Balzac n'est pas l'or, mais il eût été l'humble hostie du sacrifice eucharistique. C'est là en effet que l'homme trouve la plénitude de l'univers dans la plénitude de Dieu ; c'est là qu'il comprend comme le dit l'építaphe d'un père jésuite du XVIII^e siècle que « ne pas être à l'étroit dans l'immense et être contenu tout de même dans l'infime, est divin » ; c'est là qu'il peut étreindre enfin, comme le dit Claudel, « la substance à travers l'accident ».

Mais peut-être que Balzac a pressenti cet au-delà absolu ; n'écrit-il pas, en effet, cet aveu bouleversant dans *Melmoth réconcilié* :

« Il se dessécha intérieurement, car il eut soif et faim de choses qui ne se buaient ni ne se mangeaient, mais qui l'attiraient irrésistiblement (...) il haletait après l'INCONNU, car il connaissait tout (...). Riche de toute la terre, et pouvant la franchir d'un bond, la richesse et le pouvoir ne signifièrent plus rien pour lui (...). Pour son malheur, Castanier conservait une espérance. Ainsi tout à coup, en un moment il put aller d'un pôle à l'autre, comme un oiseau vole désespérément entre les deux côtés de sa cage ; mais après avoir fait ce bond, comme l'oiseau, il vit des espaces immenses... »⁵⁴

Gabriel Ispérian

⁵⁴ *Melmoth réconcilié*, IX, 298, cf. 303.